

JOHNNY LE FLAMBEUR

Il joue en Bourse un peu comme on jouerait sa vie.
Pour les sensations, les décharges d'adrénaline et l'amour du risque...

Johnny a 26 ans, un prénom de rocker mais porte le cheveu sage et des lunettes cerclées or. Il est commis à la Bourse de Paris. Commis ! Le vilain mot. Johnny ne se commet pas ; il brûle. D'une passion exclusive qui lui a fait découvrir le jeu, le fric et le sens de la tragédie. Le nouvel initié délire déjà, et, le souffle court, répète les formules rituelles : « *beefsteak, tuyau, ardoise ou panique* ». Ne souriez pas. Autour de la corbeille, le jeune homme a connu l'enfer et le paradis. Johnny le commis joue en Bourse comme on joue sa vie.

Tout a basculé il y a deux ans. La petite annonce demandait un « *jeune diplômé en gestion* » pour s'occuper d'une Sicav. L'étudiant

magique : le marché à règlement mensuel. Là, les commis peuvent acheter des titres à crédit, les vendre sans les avoir pour les racheter plus tard. « *On peut tout faire, jouer sans argent, s'enrichir ou se ruiner.* »

Hiver 1986 : voilà longtemps que Johnny ne choisit plus les actions parce qu'elles ont un joli nom. Il ne laisse plus les copains jouer à sa place. Johnny a grandi. Il ne s'endort jamais sans connaître l'indice Dow Jones donné à la télévision. Le commis se lève à l'aube, avale les journaux économiques et les analyses financières. Dès l'ouverture, quand la cloche a sonné, il sillonne le palais Brongniart. Il croise les « *manipulateurs* », ceux qui font monter ou

Mai 1986 : les valeurs françaises gagnent 10 % en un mois. Euphorie chez les commis. « *J'avais jamais vu autant d'argent* », souffle Johnny. Le salaire sert d'argent de poche ; les commis roulent en Porsche. Ils écumant les boutiques de luxe, s'offrent des montres à 30 000 francs, emmènent leurs amies en vacances aux Antilles. A la sortie de la Bourse, ils comparent leurs gains du jour : « *5 000 francs, une peccadille.* » Autour du palais Brongniart, les grands restaurants affichent complet. Fini la cantine de la Bourse. Les fêtards soupent à 4 000 francs par soir au caviar et au champagne. On parie sur les meilleurs gains, le jeu dans le jeu. Le jour de la liquidation, les commis exultent : de 100 000 à 500 000 francs de bénéfices en moyenne. Tout le monde se répète l'histoire du petit malin qui a empoché 1 milliard de centimes en quelques mois avant de créer sa propre Sicav. « *On vivait comme des pachas...* » « *Je me sentais riche.* »

« *Les arbres ne montent pas jusqu'au ciel* », dit un dicton de la corbeille : « *La Bourse est le temple des regrets* », rappelle un autre avec cruauté. Qui oubliera jamais le « *lundi noir* » de cette fin de mois de mai ? D'habitude, les cours montent systématiquement le premier jour du mois boursier. Ce matin-là, ils ont chuté de 2 %. Les commis tentent de garder la tête froide et leurs titres. Ils ne vendent pas. Trois semaines plus tard, la Bourse a perdu 10 %. Johnny, lui, a perdu tout ce qu'il avait gagné, et déjà dépensé. Aïe ! Fini le temps des beefsteaks, c'est l'heure de la panique où tout le monde se défait de ses titres pour une bouchée de pain. Les commis vendent leur Porsche, leur montre, et se retrouvent, en rangs serrés, à la cantine de la Bourse. Plus grave, ils n'arrivent pas à régler leurs dettes. Plus d'argent, plus de jeu : l'horreur ! Le jouet est cassé. Certains ont accumulé 300 000 francs de dettes, ils les paient encore aujourd'hui en prélevant sur leur modeste salaire : c'est le temps des ardoises. Le milieu, discret, ne parle jamais de ces affaires-là. Johnny a connu l'insomnie à 26 ans : depuis, la Bourse a retrouvé sa belle santé et il s'en est sorti grâce à quelques solides tuyaux. Mais il a le regard sombre de ceux qui ne retrouveront jamais la sérénité.

Aujourd'hui, pour la première fois, on cote du Saint-Gobain privatisé. « *Ho hisse ! Ho hisse !* » 310 francs, 355. Les cours grimpent trop vite. Ils sont suspendus. Déçue, l'assistance hue l'arbitre. Après la séance, les tickets déchirés jonchent le parquet, ce n'est plus la Bourse mais un dimanche après-midi de PMU. La course a duré deux heures, en direct. Épuisant. Qu'importe ! Johnny n'a pas de doute : « *Ce truc me prend la tête.* » ■

JEAN-PAUL MARI



LA BOURSE EN FÊTE LE 31 DÉCEMBRE

désargenté suit un stage de six mois dans une banque et, à la veille de Noël, pousse la porte de la « *charge* » rue de la Bourse. Un peu ému.

Il résistera trois mois. « *Tout commis qui se respecte joue* », soupire Elvis. A cette époque, la Bourse respire le cigare et la bonne humeur. Les cotations s'envolent : « *On achetait un titre un franc, et, quelques jours plus tard, il valait un franc cinquante. Tout montait !* » Jouer en Bourse ? Il n'a pas le sou, le salaire d'un commis débutant ne dépasse pas 6 000 francs et ses commissions officielles sur les transactions flirtent avec les 0,15 %. Maigre capital. Les yeux ronds, Johnny découvre alors la formule

descendre une action dans le vide, les « *sui-veurs* », sans personnalité, et les « *régulateurs* », dotés de gros portefeuilles qui remettent les pendules à l'heure quand la corbeille perd la tête. Il court, Johnny. A la recherche de l'information précieuse et rare : le tuyau.

Car il faut tout voir, tout lire, tout entendre. Au bout du chemin, il y a le « *beefsteak* » : superbe opération qui permet dans la même séance d'acheter et de revendre avec bénéfice. Johnny réussit de jolis coups, vend 1 150 titres à 190 francs l'action et les rachète deux heures plus tard à 183 francs. Calculez la différence. Bien vu, bien anticipé. L'expérience, quoi !...